



L'ultime
chapitre



– Peter ? s’écria Valérie en reculant d’un pas.
– Son visage tuméfié ressemblait à une fleur violette, une balafre écarlate lui barrait la paupière. Il tendit le bras vers Valérie, mais elle se raidit, les yeux rivés sur sa main... Ses mains ! Il portait des gants. Des gants de soldat.

Valérie songea au Loup... à sa patte roussie qui s’était enflammée lorsqu’il avait franchi les limites de la terre consacrée du cimetière, devant l’église.

– Dieu merci, tu vas bien, dit-elle, car tout cela n’avait pas d’importance.

Peter gratta le sol de sa botte avant de lever les yeux vers elle. Les flocons de neige d’un blanc immaculé se reflétaient dans le noir de ses yeux.

– Où étais-tu passé ? risqua-t-elle.

– Ils m’avaient enfermé à l’intérieur de ce machin, cette saleté d’éléphant en métal, protesta Peter, indigné, car il avait perçu un mouvement de frayeur sur son visage.

Valérie scruta d'abord ses yeux sombres qui lui étaient devenus si familiers, puis elle s'intéressa aux ecchymoses qui brunissaient sa peau.

– Tu doutes donc de moi ? dit Peter en s'avançant vers elle, déterminé à lui faire changer d'avis.

– N'approche pas, rétorqua-t-elle, surprise par l'intensité de sa propre voix.

Valérie ne se sentait pas forte, bien au contraire. Elle était plus faible que jamais et la peur dominait ses émotions. Elle se sentait si petite face à lui, mais lorsqu'il voulut lui caresser le visage, Valérie se baissa pour tirer son couteau de sa botte. Elle rassembla alors tout son courage et brandit son arme en reculant.

– Je t'en prie, n'approche pas, supplia-t-elle.

Mais Peter ne l'écouta pas.

Valérie réagit instinctivement. Elle regarda le couteau qu'elle tenait encore à la main alors que Peter se tordait de douleur. Il avait la peau fendue d'une entaille rouge vif. Sans lui laisser le temps de relever la tête, Valérie fit volte-face et s'enfuit en toute hâte. Il fallait qu'elle parte le plus loin possible.

Les silhouettes enchevêtrées des arbres noueux se brouillaient dans sa course. Elle se sentait à la fois vide et submergée par l'émotion. Elle ne s'était même pas aperçue qu'elle pleurerait au moment où, hors d'haleine, elle s'arrêta enfin, incapable de courir davantage. Le sang lui battait aux tempes. Ses larmes tombaient sur la neige dont elles rompaient la surface pour se forer un chemin jusqu'au sol.

Valérie se retourna lentement.

Peter était-il parti, ou bien l'averse de neige formait-elle un rideau trop opaque ?

Cela n'avait pas d'importance, décréta-t-elle. Elle continuerait à fuir, elle s'entraînerait à prendre les choses telles qu'elles viendraient. Elle se tourna vers la maison de mère-grand et prit la direction des bois.



– Mère-grand ? Laisse-moi entrer ! hurla Valérie en tambourinant sur la porte.

– Tire la chevillette, ma chérie, dit-elle, et Valérie s'exécuta.

À peine avait-elle entendu la voix de sa grand-mère tout au fond de la maison que la jeune fille se précipita à l'intérieur, claqua la porte derrière elle et ferma le verrou. Elle posa son panier et s'installa sur une frêle chaise à bascule pour contempler la pièce qui lui était si familière.

Cet endroit avait toujours été enchanté. C'était une forêt intérieure où la nature suivait son cours et où tout parvenait à sa pleine maturité. La végétation était magnifique et luxuriante. Un ragoût mijotait sur le feu. La pièce était aussi calme qu'un tableau. Comme il était étrange que rien n'ait changé dans la maison de mère-grand ! Valérie avait l'impression de pénétrer dans un monde miniature parfaitement clos sur lui-même. La lueur du feu de cheminée baignait la pièce, mais sa grand-mère demeurait invisible.

– Tout va bien ? lança Valérie en direction de la chambre.

Comme mère-grand ne répondait toujours pas, Valérie se sentit le devoir de justifier sa visite inopinée.

– J’ai fait un cauchemar.

Valérie se sentait idiote maintenant qu’elle l’avait énoncé à voix haute, mais son embarras se mua rapidement en terreur lorsqu’elle vit une silhouette sombre qui fonçait vers la chambre.

Valérie lui emboîta le pas et se rapprocha tout doucement du lit de mère-grand jusqu’à ce qu’elle soit assez près pour voir au travers des rideaux de soie vaporeux. Elle inclina la tête, saisie par la peur, car elle avait toujours su au fond d’elle-même ce qu’elle découvrirait là.

Ses yeux perçants brillaient d’une lueur dorée dans le noir. *Le Loup*.

La créature craqua une allumette et c’est alors que le visage de sa grand-mère s’illumina à la lueur d’une chandelle. Non, ce n’était pas le Loup, et cela ne l’avait jamais été d’ailleurs. Ce n’était que mère-grand.

– Je serai prête dans une minute, ma chérie, lui dit-elle.

À travers les rideaux, Valérie distinguait à peine mère-grand qui se frottait les yeux et lissait sa robe de chambre.

Valérie s’appuya contre la table de nuit tout en s’efforçant de contenir ses émotions, puis se palpa le crâne à l’endroit où elle avait été blessée.

– Je... commença Valérie d’une voix chevrotante avant de se reprendre. Je crois que le Loup est là, dehors.

– Tout va bien, ma chérie, répondit mère-grand qui ne semblait guère inquiète.

Elle avait la voix aussi calme qu’un lac aux premières lueurs de l’aube.

– Nous sommes en sécurité ici, Valérie. Il y a du ragoût qui mijote. Tu sais bien que bon pain...

– ...chasse tous les chagrins, murmura Valérie en se servant une timide louchée de ragoût, puis elle alimenta le feu.

Mère-grand s'esclaffa. Elle avait un drôle de visage derrière les voilages. Sa voix avait changé, son rire n'était plus le même, mais c'était bien elle, se dit Valérie. Comment en aurait-il pu être autrement ?

– C'est bien, mange, ma chérie, lança mère-grand d'une voix sourde et grave, presque masculine.

Valérie n'avait pas faim, mais elle ne voulait pas se montrer impolie. Elle n'était pas très à l'aise, alors que d'ordinaire elle était parfaitement naturelle avec mère-grand. Tout à coup, alors qu'elle s'apprêtait à avaler à contrecœur une cuillerée de bouillon, elle sentit quelque chose lui toucher la jambe et son sang ne fit qu'un tour. Mais ce n'était que le chat noir de mère-grand. Valérie se pencha pour gratter ses fines oreilles de velours. Cependant, le chat ne cherchait nullement les caresses et se pouléyait les babines en regardant le bol de ragoût fumant posé sur ses genoux.

Valérie écarquilla soudain les yeux : la pièce tournoyait autour d'elle.

– J'ai le vertige... dit-elle d'une voix traînante, puis elle examina l'unique feuille de laurier qui surnageait à la surface de son bouillon, masquant la viande coriace qui reposait au fond de son bol. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle releva la tête, la vue embuée, et distingua mère-grand qui se tenait délibérément derrière les voilages de soie. On ne voyait que sa silhouette informe sous sa robe de chambre.

Valérie détourna les yeux un instant pour la laisser se déshabiller, mais lorsque les rideaux s'ouvrirent enfin, mère-grand s'avança vers elle d'un pas bien plus déterminé que celui d'une vieille dame. Non, ce visage enténébré n'était pas celui de sa grand-mère, mais Valérie refusait d'admettre l'évidence: c'était bien son père qui se tenait là devant elle. Oui, son père, et pourtant il ne ressemblait pas à l'homme qu'elle connaissait. On aurait dit l'avatar de Césaire, à l'instar d'un papillon qui aurait cherché à passer pour la chenille qu'il avait incarnée naguère. Il rayonnait de puissance et d'autorité comme jamais auparavant, et inspirait la terreur. Cet homme avait bien le visage de Césaire, mais il avait les yeux du Loup qu'elle avait affronté plus tôt.

Valérie resta sans voix, et pourtant tant de questions lui brûlaient la langue.

– Père?...

Le visage de Césaire s'affaissa.

– Je suis tellement navré, dit-il d'une voix qui ressemblait soudain à la sienne. Elle... elle est morte.

Morte? Outre le chagrin, Valérie décelait quelque chose d'autre dans sa voix. Comme du remords, du regret, de la culpabilité... un sentiment mâtiné d'une pointe de triomphe.

Que s'était-il donc passé?

– Je n'avais pas le choix. Ta grand-mère avait fini par comprendre ce que je suis.

Réveille-toi. Ce n'est qu'un rêve. Réveille-toi, bon sang!

– Quoi? C'est impossible! Papa, non! s'écria Valérie en riant maladroitement.

Elle refusait d'y croire.

– Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

– Si seulement...

Valérie voyait pourtant la honte qui ternissait son regard. C'est alors qu'elle remarqua sa main brûlée, comme la patte du Loup.

Valérie aurait voulu pouvoir se dire que cet homme n'était pas son père, que son père à elle était bon. Cependant, comment aurait-elle pu nier les faits plus longtemps ? Elle était piégée face au Loup, comme si elle était cernée par le mal qui émanait de la bête.

– Père, non... bredouilla Valérie en guise de protestation, mais en vain, elle n'avait pas le choix et ne l'avait jamais eu. Comment... comment est-ce que tu as pu ? Comment est-ce que tu as pu faire une chose pareille ?

Césaire baissa les yeux un instant, puis il reprit l'attitude d'un homme bien plus puissant que celui qu'elle avait toujours connu.

– Valérie, je t'aime tant. Je voulais que tu aies une enfance normale, et c'est pourquoi j'ai choisi cette double vie. Caché, et pourtant exposé à la vue de tous, je menais une existence modeste, expliqua-t-il en parcourant la pièce de long en large, pris d'une soudaine logorrhée. J'ai essayé de continuer ainsi, mais on m'a tellement manqué de respect. Jusqu'à ma femme ! Je n'en pouvais plus. Je me suis contenté de bien moins que ce que je méritais... Puis j'ai décidé qu'il était temps pour moi de partir pour la ville... vers des chasses plus giboyeuses.

Césaire rugissait à présent. Il émanait de lui une terrible puissance... si fascinante. Valérie prit une profonde inspiration et retrouva enfin ses esprits. Non, elle n'éprouvait

aucune frayeur, mais un sentiment bien plus complexe qu'elle avait peine à comprendre.

– Pourquoi ne pas être parti, dans ce cas ?

– Parce que je vous aimais, mes filles, et je voulais que vous veniez avec moi pour partager cette abondance.

– Mais il fallait que tu attendes la lune sanglante, conclut Valérie qui tremblait alors qu'elle rassemblait les pièces de ce puzzle terrifiant.

Elle ne voulait plus rien avoir à faire avec cet homme, mais elle devait d'abord comprendre et s'efforcer de surmonter sa rage.

– Oui, dit-il, ravi des efforts de sa fille. Selon son droit d'aînesse, ce don revenait d'abord à ta sœur, Lucie. Je savais qu'elle aimait Henry, et c'est pourquoi j'ai rédigé cette fausse lettre pour la retrouver sous les traits du Loup. Je lui ai dit qu'Henry avait déjà demandé ta main, mais que j'avais bien mieux à lui offrir en lui révélant sa véritable puissance.

Valérie avait l'impression de flotter au-dessus de son corps.

– Mais lorsque je me suis adressé à elle sous ma forme animale, poursuivit Césaire, elle ne m'a pas compris. N'importe lequel de mes enfants possédant *le sang du Loup* aurait pu me comprendre. Tout s'éclairait soudain. Lucie ne pouvait être ma fille. Ta mère m'avait menti, mais tu le sais déjà, Valérie.

Les jambes de la jeune fille flageolèrent. Elle avait soupçonné la vérité, mais elle avait eu bien trop peur de l'énoncer à voix haute. Qu'importait l'identité du véritable père de Lucie, pour Valérie, elle demeurait sa sœur et on l'avait assassinée.

– Elle était si belle cette nuit-là, parée de sa plus belle robe. Après toutes ces années de prudence et de ruse, j’ai perdu le contrôle de moi-même.

Valérie acquiesça lentement. Elle comprenait la véritable nature de son père. Ce qu’elle avait toujours pris pour de la faiblesse n’était autre qu’une puissance cachée.

– Tu t’es vengé de mère.

– Et de son amant, dit-il avec une fierté démoniaque en passant devant elle.

À cet instant, Valérie perçut soudain l’odeur de son père. C’était un parfum boisé et musqué, comme un mélange d’oignons et de noix de muscade.

– Mon père était un loup, lui aussi. Ses vêtements sont encore imprégnés de notre odeur... celle des loups-garous.

Césaire arracha le couvercle de la malle et en extirpa l’une des chemises de son père pour la porter à ses narines.

– Ma mère n’a su ce que signifiait cette odeur que quelques instants avant de mourir, dit-il après avoir pris une profonde inspiration.

Il serrait si fort la mâchoire pour réprimer ses larmes qu’il en grinçait des dents.

– J’aimais ma femme et mes filles, et pour moi Lucie était bien ma fille. Jamais je n’aurais voulu lui faire de mal, poursuivit-il en laissant retomber la chemise dans la malle.

Mais c’était faux. Il voulait leur faire du mal, et il y était parvenu, songea Valérie en s’avançant vers son panier.

– Pars avec moi, lui dit-il en se tournant vers elle. Une simple morsure et tu seras semblable à moi.

– Pourquoi n’emploies-tu pas la force ?

– J’ai besoin d’une alliée, non d’une esclave, dit-il comme s’il cherchait à rester gentleman.

– Je refuse de suivre ton exemple. Je ne puis agir de la sorte.

– Bien sûr que si, Valérie. Mon sang coule déjà dans tes veines, insista-t-il en la dominant de toute sa hauteur comme pour la contraindre à admettre la vérité.

Césaire avait un sourire lugubre et carnassier.

– C’est un don ! Mon père me l’a transmis et je puis te le transmettre à mon tour. Je suis plus fort qu’il ne l’était, et tu seras encore plus forte que moi.

Comme il aurait été simple de céder !

– Le monde sera à tes pieds. Nous serons invincibles, dit-il de la voix sombre du tentateur.

Valérie essaya de résister, mais après le calvaire et les trahisons qu’elle venait de subir, elle ne souhaitait plus qu’une seule chose : qu’on s’occupe d’elle. *Ce serait tellement simple.*

Elle se mit à songer à tous ceux qui s’étaient effectivement occupés d’elle, à sa mère, sa sœur, mère-grand... À tout ce qu’il y avait de bon en ce monde, comme elle avait pu le constater cette fameuse nuit dans le cimetière qui jouxtait l’église. À la puissance de l’amour. Non, incarner le Loup n’était pas dans sa nature. Elle était au moins sûre de cela.

– Il doit exister un Dieu, dit-elle en rassemblant son courage, puisque toi, tu es le diable incarné.

– Ce qui fait de toi sa fille, ironisa Césaire.

Sans lui laisser le temps de répondre, Césaire inclina la tête et tendit l’oreille comme un chien... ou plutôt comme

un loup. Une hache déchira soudain le bois de la porte et fit voler la clenche en éclats. Peter se tenait là, sur le seuil.

D'un coup d'œil, Césaire évalua la situation en jaugeant l'espace alentour.

– Tu n'es pas très impressionnant une fois le soleil levé, murmura Peter d'une voix vibrante d'intensité avant de charger en brandissant sa hache.

Valérie poussa un soupir de soulagement : voilà qui mettrait fin à cette histoire. Mais plus vif que l'éclair, Césaire para le coup en levant les mains, stoppant la lame à quelques centimètres de son front.

– Qu'en sais-tu ? rugit-il, le visage déformé par la colère.

Valérie s'était réfugiée contre le mur, les mains pressées sur le bois rugueux. Que pouvait-elle faire ? Elle se sentait encore patraque suite à la blessure qu'elle avait reçue à la tête et le fumet du ragoût lui donnait le vertige.

À l'autre bout de la pièce, Peter était aux prises avec Césaire qu'il s'efforçait de faire reculer, si bien qu'il avait les muscles du cou tendus à se rompre. Les deux hommes luttaient dans un silence pesant qui rendait presque palpables leurs pulsions meurtrières. Césaire cognait fort. Des tempêtes de poussière s'élevaient du plancher tandis qu'ils dérapaient sur le sol. Peter s'avança brusquement et décocha un coup de poing à Césaire, le touchant en pleine mâchoire. Valérie ne broncha pas. Elle avait cédé tout entière à l'emprise de ses propres instincts meurtriers. Césaire n'était plus un père, un homme, ni même un loup. Ce n'était qu'une masse maléfique qu'il convenait d'anéantir.

Peter leva l'arme qu'il tenait à deux mains pour fendre le crâne de son adversaire, mais Césaire esquiva le coup in extremis, se faufila entre ses jambes et le fit tourner sur lui-même avant de l'envoyer valdinguer à l'autre bout de la pièce. Peter s'écrasa parmi les étagères à côté du métier à tisser. Des bocaux en verre se brisèrent sur le sol au moment où Peter s'y effondrait. Césaire avançait sur lui en lui assénant sans relâche de méchants coups de pied.

– Père ?

Césaire s'immobilisa, puis il se tourna lentement pour faire face à sa fille.

Valérie ressemblait à une icône, tout droit sortie d'un conte de fées. De même qu'il lui était apparu comme la figure du père idéal, Valérie incarnait en cet instant la fille qu'il avait toujours voulu avoir. La capuche de son chaperon rouge paraissait flotter autour de son visage.

– J'ai quelque chose pour toi, dit-elle d'une voix mielleuse en lui tendant son panier.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, fasciné mais hésitant encore à s'approcher d'elle.

– Je vais te montrer, répondit-elle avec douceur.

Césaire regarda Peter qui gisait à terre, puis il se tourna à nouveau vers Valérie.

– Fais-moi voir ça, dit-il en s'essuyant la bouche avec un chiffon.

Valérie lui tendit le panier dont elle avait à peine entrouvert le couvercle. Alors que Césaire regardait ce qu'il y avait à l'intérieur, Valérie lança un coup d'œil à Peter en lui indiquant la hache qui gisait à quelques mètres de lui. Il fallait qu'il réagisse, et vite.

Penché au-dessus du panier, Césaire n'eut pas le temps de voir Peter qui se déplaça à une vitesse fulgurante : il s'empara de son arme, prit son élan et lui planta la hache dans l'échine. L'omoplate de Césaire, fendue, saillait à présent telle une aile d'ange tordue.

Césaire se cabra de fureur et extirpa la hache en s'aidant des deux mains. Il poussa un rugissement qui venait du plus profond de son être et faisait vibrer ses cordes vocales tels des élastiques. La bête tapie à l'intérieur de lui cherchait à s'affranchir de son enveloppe humaine, mais Valérie ne perdit pas un instant.

– Voici ce que je t'ai apporté, dit-elle avant de soulever le mouchoir pour découvrir ce que recelait son panier : la main de Salomon figée dans la rigidité cadavérique, les doigts recourbés, prêts à se refermer sur le vide.

Valérie releva la tête et croisa le regard paniqué de son père.

Comme il aurait été simple de devenir une bête à mon tour plutôt que de traverser cette nouvelle épreuve, songea Valérie.

Sans lui laisser le temps de réagir, elle saisit la main glacée et plongea les ongles acérés dans les entrailles de son père, lui portant un coup fatal. Elle tint bon, sans broncher, tandis que les pointes d'argent s'enfonçaient dans sa chair.

Valérie croisa un instant son regard comme si elle apercevait une étincelle dans un miroir. Il peinait à respirer, tel un enfant, puis il s'effondra, mort à jamais.

Valérie resta plantée là, les larmes aux yeux. Son monde venait de s'effondrer. Peter s'avança vers elle pour enlacer son corps frêle, la serrant tout près de lui le temps que

s'apaise sa fureur. Valérie fixait non pas le corps de la bête qui avait tué tant de gens qui lui étaient chers, mais celui de son père. Elle se sentait anéantie. Elle n'avait plus rien.

– Emmène-moi loin d'ici, s'il te plaît.

Peter prit Valérie par la main, mais grimaça au moment où elle lui saisit le bras, se dérochant aussitôt à son étreinte.

– Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle en le voyant remonter sa manche déchirée.

– Il m'a mordu, cracha Peter d'une voix étranglée.

Son bras portait une marque de morsure, profonde et infectée. Son sang se figeait déjà sous l'effet de la corruption maléfique. Ils échangèrent un regard entendu.

– Peter...

Valérie était abasourdie.

Peter secoua la tête. Non, il refusait d'y croire.

– À la prochaine lune sanglante, je serai comme lui. Je deviendrai une bête sauvage.

Il se rua hors de la maison, trébuchant à moitié alors qu'il descendait de l'arbre, horrifié par le mal qui se répandait déjà en lui.

Valérie le suivit tandis qu'il pataugeait dans la neige, pris dans les affres de la douleur. C'était l'une de ces journées magiques où la lune est encore visible dans l'azur ensoleillé.

La neige alourdissait leurs bottes comme pour les retenir. Peter tomba soudain à genoux. Valérie s'agenouilla devant lui, en larmes. Ils s'étreignirent et s'embrassèrent, puis Peter déploya le chaperon sur le sol, tache rouge sur fond blanc, et y allongea sa compagne.

La neige crissait sous leurs ébats tandis que le froid enserrait leurs corps enfiévrés. Ils étaient animés par des

sentiments complexes où se mêlaient l'horreur de ce qu'ils venaient d'accomplir, la honte et le triomphe. Peter avait tout donné pour elle alors qu'elle avait douté de lui. Il ne lui restait donc plus qu'une seule chose à faire : l'aimer. Sa lourde main se déplaçait sur son corps et il finit par trouver le sanctuaire de sa féminité. Elle l'imita, le laissant guider sa main à son tour. Les corps enchevêtrés, ils se réchauffèrent ainsi l'un l'autre au cœur d'un monde glacé.



Valérie et Peter se dirigeaient lentement vers la rivière à demi gelée. Peter tirait derrière lui une brouette, transportant le cadavre de Césaire recouvert d'un linceul. Valérie ramassait les plus belles pierres, choisissant les plus lisses.

– Il ne faut pas qu'ils trouvent son corps. Jamais. On t'accuserait de sorcellerie, dit Peter en lui caressant le visage, et Valérie acquiesça d'un air solennel.

Postée sur le quai, Valérie détourna les yeux tandis que Peter déposait le cadavre dans une barque avant de l'éventrer d'une profonde entaille. Elle lui tendit les pierres, une à une, sans jamais regarder. Dans l'air frais, elles tintaient en s'entrechoquant, mais ces sons légers résonnaient aux oreilles de Valérie tels des hurlements stridents. Cependant, une fois à l'intérieur du cadavre, le bruit des cailloux devenait rond et mat.

Valérie porta enfin la dernière pierre à ses lèvres et frémit à son contact glacé, puis elle la tendit à Peter. Elle passa ensuite du fil noir dans le chas d'une aiguille qu'elle lui donna pour qu'il recouse la plaie béante.

Une fois que Peter eut accompli son ouvrage, ils grimpèrent dans la barque et se laissèrent dériver jusqu'au milieu de la rivière. La chemise de Césaire voletait au vent, découvrant la suture irrégulière qui balafrait son ventre rendu difforme par les pierres qu'il contenait. Mais alors que Peter s'apprêtait à s'emparer de son cadavre, Valérie le retint un instant.

Elle songea au père qu'elle avait connu, à l'homme étrange et doux qui versait de l'eau brûlante dans son bain, qui lui avait appris à panser une plaie, avec lequel elle avait ri aux éclats alors qu'ils fuyaient après avoir délogé un nid de frelons.

Papa. Papa, où es-tu donc passé ?

Les pierres tintaient au rythme de la barque qui tanguait sur l'eau, comme pour imiter les battements de son cœur.

Valérie adressa enfin un geste de la tête à Peter, qui souleva le corps de Césaire avec douceur et le laissa glisser dans la rivière. Il s'enfonça lentement dans l'eau, et dans un ultime salut adressé à la fille qu'il avait tant chérie, sa main surnagea encore quelques instants avant de sombrer à son tour.

Peter ramena Valérie sur le quai, mais à peine avait-elle débarqué que Peter ramait déjà en sens inverse.

– Peter ?

Il ne pouvait la regarder et gardait les yeux rivés sur son bras contaminé par le poison du Loup.

– Je pourrais te faire subir des choses terribles, lui dit-il tristement. Il faut que je te quitte. Tu ne seras pas en sécurité tant que je n'aurai pas appris à me contrôler.

– Je t'attendrai.

Ce n'est qu'après avoir ressenti toute la force de leur engagement mutuel qu'il se tourna enfin vers Valérie, s'ouvrant à elle un instant.

– J'espérais que tu dirais cela.

Mais Peter ne pouvait la regarder plus longtemps. Il se tourna vers la rivière qui se confondait avec l'horizon gris et plat, vers son avenir vide. Valérie le regarda disparaître jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus distinguer son embarcation de la houle.

Valérie reprit alors le chemin de sa demeure où elle attendrait... son amour... le retour du Loup.